

CHEZ LES LAMES : L'HÔTEL CARNAVALET



LES LAMES DU CARDINAL

Photo de couverture extraite du film « La Femme Mousquetaire » utilisée sans permission.

Chez les Lames : l'Hôtel Carnavalet par Alija

Une Aide de Jeu postée sur le Forum du Site de Sans-Détour

Il pleuvait encore, ce matin-là, quand Agnès retrouva La Fargue dans la cour de l'hôtel de l'Épervier, dont il ne restait que des ruines calcinées et fumantes. Le capitaine regardait ces vestiges sans vraiment les voir, mais il ne s'en détourna pas lorsqu'il entendit Agnès approcher à cheval et descendre de selle.

— Nais a rendu son tablier, dit-il d'une voix atone.

André a été gravement brûlé en sauvant les chevaux de l'incendie. Et Guibot est mort, quelque part sous ces décombres.

La louve se signa.

Le Dragon des Arcanes

Je dois avouer que mes brûlures me font, par temps de pluie, encore un peu souffrir. Sûrement pour me rappeler tout ce qu'il reste à accomplir avant de gagner l'ascendant sur nos ennemis. Ces derniers, plus nombreux et mieux organisés, ne connaissent pas le sommeil ni la fatigue. Mais, fort heureusement, nous avons les Lames. Aujourd'hui réformées, elles ont plus que jamais besoin de notre soutien.

■ De l'Épervier à Carnavalet

Les événements qui marquèrent la fin du repaire de l'Épervier n'avaient pas ému le roi. C'est à peine si nous avions reçu quelques deniers pour enterrer nos morts. Il ne restait de notre demeure que des cendres et de l'amertume. Le capitaine La Fargue, avant de se

retirer, s'assura que je ne manquais de rien. J'aurais dû lui dire, même avec le semblant de forces qu'il me restait à ce moment, que je ne lui reprochais rien de ce qui nous était arrivé. Les années passèrent sans que je ne sache vraiment comment. Et puis, Arnaud de Laincourt réapparut. Sans hésiter, j'acceptai son invitation à vider quelques chopines dans la taverne de la Tarasque Borgne, rue des Mauvais-Garçons. Ce jour-là, il garda en permanence une chaise vide à côté de nous. Comme s'il attendait quelqu'un qui ne viendrait jamais. Toute ma vie, je me souviendrai de ce qu'il me murmura tout bas : « *André, point de manière entre nous. Les Lames se reforment, nous prêteriez-vous de votre temps à l'Hôtel Carnavalet ?* »

La réponse ne se fit pas attendre, elle se lisait dans l'étincelle de mon regard. Laincourt fut le phare que j'attendais dans la nuit de cette dernière décennie. Je ne me suis pas fait prier pour retrouver les Lames, quand bien même je ne savais pas tout des raisons qui avaient motivé le Cardinal à les reformer. J'aurais juste acquiescé avant de retourner dans le foin des écuries pour m'assurer du bien-être des bêtes, et je me serais contenté de ce que je percevais à la surface des choses... les larmes d'Agnès, les froncements de sourcils de Saint-Lucq. Les gens changent et aujourd'hui, ma perception s'est affinée. Le capitaine De Laincourt m'a donc fait l'honneur de s'étendre sur le sujet. La reformation des Lames doit au départ davantage au testament de Richelieu qu'à la volonté de

Mazarin. Ce dernier comprit néanmoins rapidement l'importance d'une telle décision. Ces agents du trône sont des leviers sur l'Histoire, des agents assez dangereux pour ne pas être abandonnés et assez fidèles pour servir mieux que quiconque. Investi dans son nouveau rôle, le Cardinal compléta alors le tableau en choisissant une demeure digne des Lames : l'Hôtel Carnavalet.

■ L'Hôtel Carnavalet : une visite guidée

L'Hôtel Carnavalet, situé rue de la Couture Sainte-Catherine, fut construit entre 1548 et 1560 pour le compte de Jacques des Ligneris, président du Parlement de Paris. La rue de la Culture ou Couture-Sainte-Catherine tire son nom de la maison de Sainte-Catherine de la Couture, ancien prieuré de chanoines réguliers de l'ordre du Val des Écoliers, établi vers 1230.

Non loin de l'Hôtel de Soubise, l'Hôtel Carnavalet, est attribué à Pierre Lescot, comme la Cour carrée du Louvre.

En 1578, l'Hôtel fut acquis par Françoise de La Baume-Montrevel, veuve de François Kernevenoc'h ou Kernevenoy, un gentilhomme breton que les Parisiens transformèrent en « Carnavalet ». Ce nom est resté depuis attaché au bâtiment.

À l'époque de sa construction, il était situé dans une zone de vergers et de cultures appartenant au couvent Sainte-Catherine-du-Val-des-Écoliers. L'Hôtel était alors une des rares

constructions du quartier au nord de la rue du roi de Sicile. Son plan en forme de quadrilatère « entre cour et jardin » constituait une nouveauté architecturale, et allait être un exemple pour de nombreux autres Hôtels. Les célèbres statues des Saisons qui l'ornent sont des chefs-d'œuvre dus à Jean Goujon et à son atelier.

L'Hôtel, qui occupe maintenant une situation centrale dans Paris, appartenait jusqu'à peu aux d'Argouges, des spéculateurs dont Florent, qui fut le trésorier de Marie de Médicis (la mère de Louis XIII). Mais un nouvel acquéreur est récemment apparu, Claude Boylesve, qui a fait fortune dans les fournitures aux armées. Mazarin avait privilégié sa position et il jouit aujourd'hui de revenus plus que confortables... L'homme sait vivre et, très diplomate, il a fait savoir au Cardinal qu'il aurait grand honneur à le remercier pour sa position actuelle. Celui-ci lui a exposé, par émissaire interposé, qu'il désirait qu'il conclût d'urgence avec les d'Argouges mais que la vente fût effectuée au nom d'un tiers qui servait Mazarin.

Les d'Argouges ont donc vendu à Claude Boylesve en utilisant le nom d'un mandataire au service de son Éminence. Ce mandataire était un féroce détracteur de Mazarin mais à la mort de son père qui était, lui, un fidèle sujet du roi, il a effectué un grand revirement, prenant conscience de sa folie et est venu se présenter au Cardinal sans façon pour mettre son épée au service du Roi. Mazarin lui a alors demandé de ne pas révéler ses nouvelles dispositions car il pourrait mieux servir en feignant de conserver son attitude pré-

cédente, favorable aux factieux de tous bords. Il s'agit d'Henri de Plessis-Mesnil, marquis de Dautricourt, qui ne vient jamais à l'Hôtel Carnavalet.

L'Hôtel se compose d'un corps de logis principal et de deux ailes en retour qui encadrent la cour. Côté rue, de part et d'autre du portail, se trouve une première cour, flanquée de deux pavillons, l'un contenant une grande cuisine, l'autre les écuries, dans laquelle on pénètre par un porche typique de la Renaissance italienne (à bossages).

Puis vient la très vaste cour d'honneur. Sur l'un des côtés, partant des cuisines, un réfectoire d'abord puis une courte galerie dotée de combles à lucarnes aboutissent au corps de logis. C'est sous ces combles qu'est logé l'ensemble de la domesticité. Même s'ils vivent un peu à l'étroit, serviteurs et domestiques sont mieux lotis que leurs pairs car ils n'ont pas à partager à plusieurs la même couchette et ne dorment pas dans des galetas sans lumière.

Sur l'autre côté, partant des écuries, un corps de bâtiment à deux étages a été bâti à l'emplacement d'une ancienne cour dite « des écuries ». Le rez-de-chaussée est principalement utilisé comme remise pour l'équipement des Lames et abrite un carrosse sans armoiries destiné à transporter des personnes de qualité, le cas échéant. Deux petites pièces permettent également de loger modestement jusqu'à huit personnes de passage et peuvent servir d'infirmerie. Les Lames, quant à elles, logent dans des chambres simples mais confortables au premier étage de cette aile qui en compte huit. Comble de la modernité, les

anciens propriétaires ont fait bâtir un siège d'aisance dans un cabinet en saillie, accroché à l'arrière de cette aile d'habitation, donnant sur une minuscule cour aveugle et raccordé à une fosse vidée chaque semaine par des boueux utilisant une charrette et de grosses barriques. Une telle installation est encore fort rare à Paris et rend l'Hôtel Carnavalet plus luxueux que le Louvre !

L'Hôtel en lui-même est divisé en quatre espaces : un cabinet de travail bien éclairé, une grande chambre et une plus modeste mais toutes deux luxueusement meublées pour pouvoir héberger discrètement quelque personnalité, et une grande salle reconverte en salle d'arme et d'entraînement pour les Lames. Si besoin, cette dernière peut retrouver sa fonction d'origine et accueillir une réception avec de nombreux invités.

Un réservoir, placé à côté des caves et affleurant le niveau de la cour, recueille l'eau des toits par des rigoles et des gouttières astucieusement disposées. Il assure une eau saine et propre à volonté grâce à laquelle les Lames et leurs domestiques peuvent se laver et nettoyer le linge à volonté. Un luxe rare à Paris !

La façade arrière de l'Hôtel donne sur un vaste jardin que les Lames investissent volontiers pour s'entraîner ou pour ripailler. On y trouve aussi un im-mense pigeonnier gris et ocre. Maréchal, le dragonnet de Laincourt, s'y perche parfois, quand il ne se traîne pas dans la terre de la salle d'armes qui jouxte le corps de logis principal, ou quand cette maudite bestiole ne mordille pas les pommeaux des armes laissées hors de leurs râteliers.

C'est André Mallet, un vétéran du régiment de Picardie et ancien palefrenier à l'Épervier, qui est le concierge en titre. En plus d'une jambe de bois gagnée à la guerre, il garde quelques stigmates de l'incendie qui a ravagé l'ancien repaire des Lames dix ans plus tôt. Son épouse, M^{me} Mallet, dirige les services de la table et gouverne les deux femmes de chambre, Pernette et Marguerite. Jacques et Guillaume Bouvier sont les gardiens de l'Hôtel. En plus d'assurer la sécurité des lieux, ils entretiennent les écuries, nettoient les cours, et s'occupent du ravitaillement, accompagnant, tous les mercredis et les samedis, l'épouse du premier, Jeannette, la lavandière, ou celle du second, Nicole, la cuisinière – aux Grandes Halles ou au marché du cimetière Saint-Jean, derrière

l'Hôtel de Ville. Un homme est toujours nécessaire dans cette tâche, et même parfois deux, tant pour porter les lourds paniers – il faut nourrir une quinzaine de bouches – que pour repousser les fripons habitués de ces lieux.

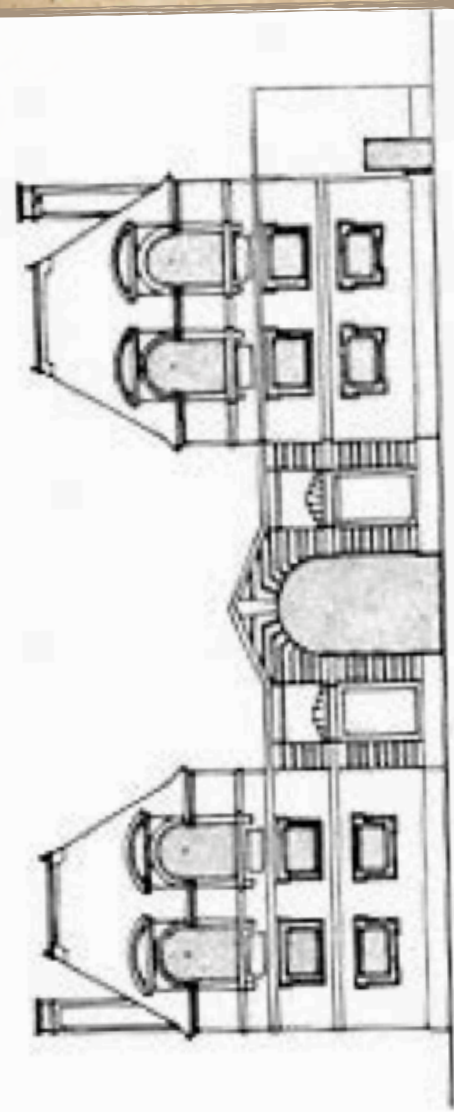
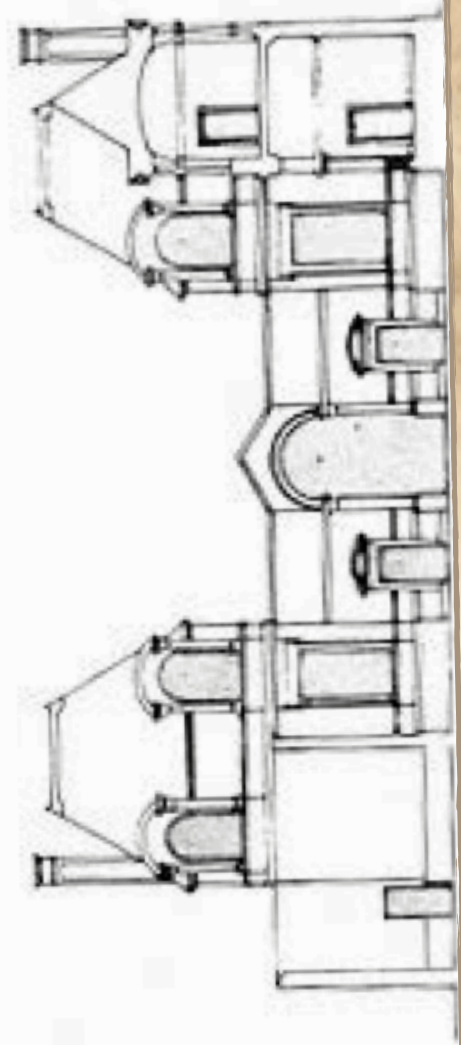
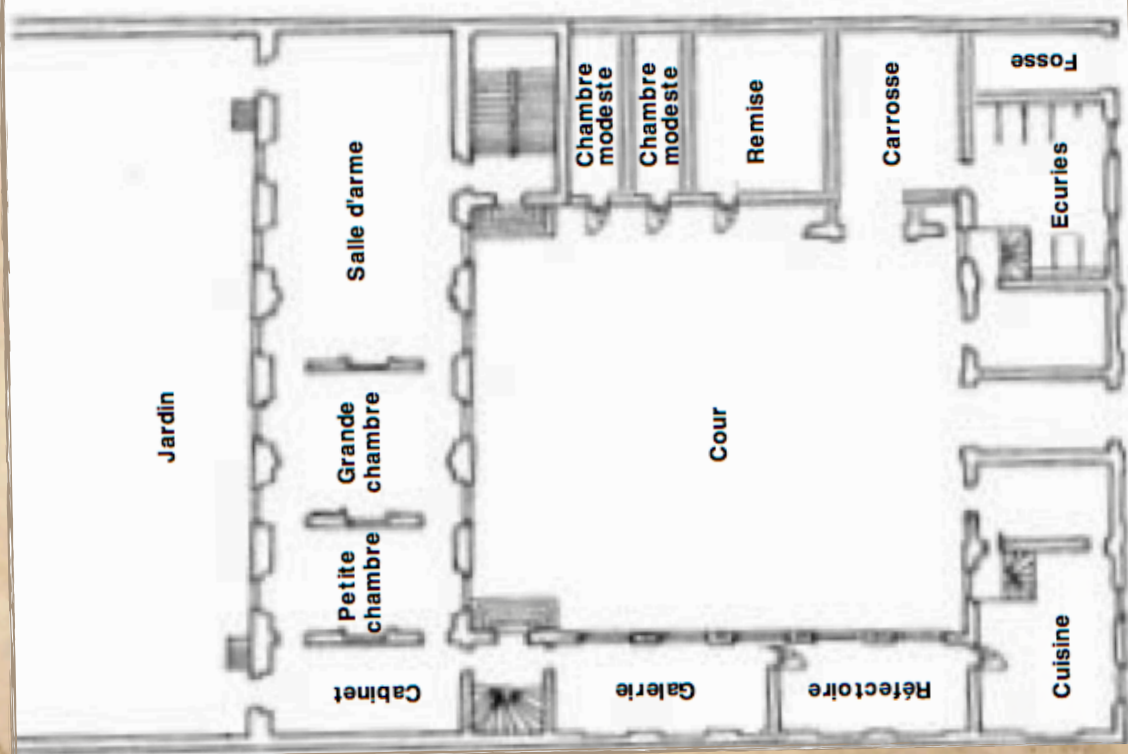
La longue moustache de Jacques Bouvier et l'épaisse barbe de Guillaume sont les seuls moyens de les différencier tellement les deux frères se ressemblent. Anciens soldats empâtés, ils n'aiment guère travailler et André s'en plaint continuellement aux Lames. Malgré tout, ils sont grandement appréciés car ils prennent très au sérieux leur rôle de gardiens des lieux. Leurs compétences martiales sont avérées et pistolets, mousquets ou arquebuses n'ont aucun secret pour eux. Ils ne se lassent pas de raconter leurs faits

d'armes d'il y a quinze ans ou de montrer comment démonter un rouet, un bassinet, un chien à mâchoire, un contre-bassinet ou un marteau et connaissent toutes les différences entre le système de mise à feu à *l'espagnole*, le *miquelet allemand* ou le *mécanisme à la française*.

Enfin, Nicolas Bouvier, le fils de Jacques, vient compléter la domesticité, tantôt comme valet, tantôt comme serviteur. Un rôle qui lui convient bien, n'ayant pas hérité de la témérité de son père et de son oncle.

Un jour, Toujours.









LES LAMES DU CARDINAL